

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/1 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.50495

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

G. Fabricius (1516–71), ancien historiographe du duc de Saxe, dont les manuscrits et les livres étaient passés dans la bibliothèque privée du duc Auguste I^{er} de Saxe, aujourd'hui la Staatsbibliothek de Dresde. Parmi eux, une copie des *Annales* effectuée par Fabricius pour ses travaux à partir d'un manuscrit qui pouvait provenir de l'abbaye de Quedlinburg ou bien de Nordhausen (abbaye fondée en 961/962 par la reine Mathilde et qui dépendait de Quedlinburg). Le volume, in folio sur papier, où se trouve désormais cette copie des *Annales*, rassemble également cinq chroniques allemandes du XVI^e siècle, copiées par Petrus Albinus ou corrigées de sa main; les *Annales de Quendlinburg*, en quatrième position sur 45 folios, sont donc les seules en latin. Le texte est incomplet puisqu'il s'arrête au milieu d'une phrase à l'année 1025. Il manque aussi les textes correspondant aux années 874–910 et 962–983; conscient de ces lacunes, le maître d'œuvre a inscrit à la suite le décompte des années manquantes (f^o 16r–v et f^o 19r–v). S'y ajoutent des lacunes moins importantes, dont le copiste n'a pas eu conscience, dans la partie en forme de chronique (jusqu'en 705) et pour les années 992, 1009, 1022, 1023. Dans la marge extérieure ont été portés des mots-clés ou des courtes notices; P. Albinus y a également porté des corrections et des soulignements et, première utilisation critique, des annotations marginales ou intralinières renvoyant à la chronique de Région de Prüm et à sa continuation ainsi qu'à la chronique de Thietmar de Merseburg. Outre le développement de tous ces aspects ici brièvement résumés, on trouvera également dans l'introduction une étude linguistique, l'examen détaillé des sources utilisées pour la rédaction des *Annales* et l'établissement de la tradition secondaire à travers leur utilisation par d'autres annalistes ou chroniqueur du Moyen Âge. À partir de cette réception médiévale, M. Giese propose une restitution des lacunes du manuscrit, qu'elle présente également dans l'introduction, ce qui permet, à bon escient, d'éviter de présenter un texte factice des *Annales Quedlinburgenses*. Grâce à cet ouvrage, on dispose donc désormais d'une édition scientifique à la fois très précise et très utilisable, d'autant que, malgré l'abondance de l'apparat critique, le texte reste très lisible et les passages originaux bien mis en valeur.

Michèle GAILLARD, Metz

Heimo von Bamberg. De decursu temporum, éd. par Hans Martin WEIKMANN, Hanovre (Hahnsche Buchhandlung) 2004, VI–610 p. (Monumenta Germaniae Historica. Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 19), ISBN 3-7752-1019-9, EUR 60,00.

La biographie de cet Haimon n'est accessible qu'à travers des allusions passagères sous sa plume ou encore à travers le contexte général de l'époque. On voit ainsi qu'il célèbre son maître Frutolf décédé le 17 janvier 1103, ce qui permet à l'éditeur de notre livre de proposer pour la naissance de Haimon la période allant de 1080 à 1090. Il se déclare en outre »prêtre et le plus modeste des frères vivant dans l'église de Saint-Jacques à Bamberg« (une communauté de chanoines réguliers fondée en 1071). Il était d'autre part lié d'étroite amitié avec un certain Burchard, prêtre, moine et prieur du célèbre monastère de Michelberg à Bamberg, datant de 1015. Enfin, dernier point d'attache saisissable, la présence à la diète de Bamberg en 1122 d'un évêque espagnol nommé Bernard, homme très savant à la fois sur le plan du comput et sur celui de justifications spirituelles; c'est ainsi que notre Haimon remerciait Dieu d'avoir pu tant apprendre de cet homme. Toutes ces relations entrecroisées apparaissent clairement dans la genèse de sa grande œuvre le *De decursu temporum* qui connut deux états successifs. La première version date de 1135; il l'envoya à Burchard, qui devait contrôler le texte et ensuite l'expédier à un certain Dudon (*Tuto*), puis aux »amis traditionnels«. Bref, on voit clairement que cet ouvrage devait servir de thème de discussion. Il y eut une seconde version datée habituellement de 1135; mais l'éditeur ici en question préférerait le printemps de 1138. La mort en tout cas l'atteignit en 1139, le 30 ou 31 juillet.

Haimon devait appartenir à une famille riche et importante (cf. les dons funéraires de son frère). À cette date, début du XI^e s., le prestige de Bamberg, fille chérie de l'empereur saint Henri (1002–1024) était très grand. On pouvait percevoir à travers son activité intellectuelle et religieuse comme une recherche de concordance qui fait penser aux efforts de Gratien (vers 1140) *Concordia discordantium canonum*; or c'est exactement ce que Haimon a tenté de réaliser au milieu des divergences chronologiques. La difficulté était très ancienne et tenait aux problèmes de l'année lunaire, de l'année solaire et de la semaine de sept jours; ou encore aux problèmes de la Résurrection du Christ et de la Pâque juive le 14 nisan. Un certain accord s'était établie aux conciles d'Arles (314) et de Nicée (325) qui fixaient la célébration liturgique de Pâques au dimanche suivant la pleine lune (suivant elle-même le 21 mars); mais les choses demeuraient compliquées.

L'édition des *Monumenta Germaniae Historica* donne une idée très claire de la situation (p. 40): »Dans un temps où l'Église catholique n'élève aucune objection de principe quant à la fixation de la fête de Pâques à un dimanche déterminé, indépendamment du calendrier lunaire, il est difficile d'apprécier la passion et le sérieux avec lesquels ces computistes se sont soumis au pénible labeur de leur travail chronologique. Pour eux la recherche d'un exact *ordo temporum* (organisation du temps religieux) n'était pas une pure question de calendrier, mais elle était étroitement liée à la vérité et à l'exactitude de la foi. Tout comme la célébration (de Pâques) à une date insolite, une erreur de calcul dans l'ère de l'Incarnation tombait sous le verdict de l'hérésie. Ce n'était pas seulement à des questions de mathématiques et d'astronomie mais finalement à des problèmes essentiels pour le salut qu'on appliquait toute sa sagacité. L'édition ici présentée repose sur trois manuscrits, dont deux proviennent de la Bayerische Staatsbibliothek à Munich (A = Clm 2, f^o 18r^o–83v^o; T = Clm 18769, f^o 8r^o–132r^o; le troisième (E) se trouvait à Strasbourg, avant d'être détruit par un incendie, mais le savant Jaffé l'avait largement utilisé ce qui lui donne le statut d'une source. Notre éditeur a donc publié simultanément les deux versions de l'œuvre, à la fois unies et distinguées parfaitement grâce à l'emplacement sur la page et grâce aussi à la différence des caractères d'imprimerie (tout au moins chaque fois que la chose était possible). Voici le titre de l'œuvre (dans sa dernière version) et la dédicace au moine Burchard: *Incipit cronica magistri Heimonis / fratris fratrum sancti Jacobi in Babenbergensi ecclesia / que sic inchoatur / Prolugus. Ad fratrem et compresyterum Burchardum monachum sancti / Michaelis; paulo ante scripsi librum ›De decursu temporum‹ ab origine mundi usque ad nostrum tempus [...]*.

Il n'est pas facile de résumer un tel ouvrage, véritable océan de calculs et de références mathématico-liturgiques, qui associent constamment »le début du monde, la Passion du Christ et le temps présent«. Arrêtons-nous simplement au premier des sept livres du *De decursu temporum* et dans ce cadre attachons-nous particulièrement à quelque uns de ces seize *capitula*. On voit tout de suite que les *capitula* 7 à 11 correspondent aux cinq âges de l'histoire du monde. Au *capitulum* 7 figure le premier âge, soit 1656 années allant de la Création au Déluge; le second âge – *capitulum* 8 – couvre les 367 années séparant le Déluge du moment où Abraham eut 75 ans, c'est-à-dire le moment de l'alliance avec Dieu; le troisième âge – *capitulum* 9 – s'étend de la première année de l'alliance avec Dieu jusqu'à la sortie d'Égypte, soit 430 ans; toutes ces données chiffrées demeurent d'ailleurs pour l'auteur des sujets de discussion. Le quatrième âge de l'histoire du monde – *capitulum* 10 – correspond à la période séparant la première année de David de la destruction de Jérusalem et du Temple, soit en tout 473 ans. On remarquera ici la fondation de Rome par les frères jumeaux Remus et Romulus, en l'année 753 avant la naissance de Jésus; c'est la date traditionnelle qui continue à servir malgré toutes les réserves d'usage. Le cinquième âge du monde – *capitulum* 11 – a été celui allant de la déportation à Babylone jusqu'au Christ, considéré soit dans sa naissance, soit plutôt dans sa passion et dans cette option la durée de la période serait de 662 ans ... À l'extrême fin du Livre I du *De decursu temporum* Haimon hasarde à fournir un

total pour la durée du monde depuis la Création jusqu'à la Passion du Sauveur. Il arrive ainsi à la »supputation« de 4025 années (cf. ici p. 199), alors que Bède le Vénérable, une autorité majeure en ce domaine, n'arrivait qu'à 3984 années. Cette différence d'une quarantaine d'années a beaucoup tourmenté Haimon; mais il a gardé son assurance, persuadé que les grands auteurs peuvent avoir leur moment de faiblesse: *quandoque dormitat bonus Homerus*, comme dit Horace dans son »Art poétique« (vers 359, cité ici p. 200). Relevons encore ce sage principe de critique historique, plusieurs fois répété (*De decursu temporum*, Livre 2, cap. 1, p 205): *Veritas non tantum ab amicis, sed etiam ab inimicis suis approbari non renuit*, ce qui revient à peu près sous une forme positive à ceci: »La vérité accepte les approbations de ses ennemis, tout comme celles de ses amis«. C'est la position d'un homme fort dans ses convictions.

Henri PLATELLE, Lille

Ulrich von Zatzikhoven, Lanzelet. Texte présenté, traduit et annoté par René PÉRENNEC, Grenoble (ELLUG) 2004, 444 S. (Moyen Âge européen), ISBN 2-8431-0047-X, EUR 29,00.

Die Editionsgeschichte des *Lanzelet* ist ein Sorgenkind der Altgermanistik. Schon bald nachdem 1845 die bis heute maßgebliche Edition Karl August Hahns erschienen war, galt sie als erneuerungsbedürftig. Editionsprojekte von Oskar Hannink und Werner Richter im frühen 20. Jh. scheiterten, die seit den frühen 1960er Jahren angekündigte Neuauflage durch Rosemary N. Combridge läßt nach wie vor auf sich warten, eine in den 80er Jahren von Stefan Weidenkopf geplante Edition kam nie zustande, der kommentarlose synoptische Abdruck der Wiener Handschrift durch Georg Deutscher (2002) wimmelt von Transkriptionsfehlern. Im Moment arbeiten neben Combridge, mittlerweile unterstützt von Dominique Corazolla, auch Kathleen J. Meyer und ich selbst (Wien, Diss. [masch.] 2005) an einer Neuauflage. Inzwischen war der Text bereits mehrfach in moderne Sprachen übertragen worden. Der englischen Übersetzung durch Kenneth G. T. Webster und Roger Sherman Loomis (1951) folgten französische durch René Pérennec (Paris, Diss. [masch.] 1970) und Danielle Buschinger (1996, ²2003) sowie eine deutsche durch Wolfgang Spiewok (1997). Kurz gesagt: Das Interesse an von der älteren Forschung so wenig geliebten *Lanzelet* nahm und nimmt stetig zu, was im übrigen auch ein Blick in die Forschungsliteratur bestätigt.

Umso erfreulicher ist es, daß nun R. Pérennecs Buch der verfahrenen Editionsgeschichte einen neuen Impuls gibt. Pérennec kann wohl ohne Übertreibung als einer der besten Kenner der Materie gelten. Sein Aufsatz über »Artusroman und Familie« (1979) oder seine »Recherches sur le roman arthurien en vers en Allemagne aux XII^e et XIII^e s.« (2 Bde., 1984) – um nur die beiden wichtigsten Arbeiten zu nennen – waren wegweisend für die neuere *Lanzelet*-Forschung. Der nun vorl. Band jedoch geht noch weiter zurück, auf seine bereits erwähnte Dissertation: eine französische Übersetzung des *Lanzelet* mit Einleitung und Stellenkommentar. Die Übersetzung wurde gründlich überarbeitet und korrigiert, der Kommentar aktualisiert und gekürzt in Form von Fußnoten in die neue Übersetzung aufgenommen. Synoptisch zum französischen Text wird der mittelhochdeutsche Text nach der Edition Hahns dargeboten, dem die Übersetzung auch in der Regel folgt (bei Abweichungen stehen erläuternde Anmerkungen). Ergänzt wird die Übersetzung durch eine »Introduction«, in der Pérennec eigene interpretatorische Überlegungen zum Text vorstellt; »Notices« zu Überlieferungssituation und Textgestaltung, Autor, Datierung, Vorlage und Vermittlung des *Lanzelet*; sowie eine Bibliographie der wichtigsten Forschungsliteratur.

Kernstück der Arbeit ist zweifellos die Übersetzung. Sie besticht zugleich durch große Genauigkeit und – soweit ich das als sehr mittelmäßiger Französisch-Leser beurteilen kann – Stilsicherheit. Pérennec hängt nicht sklavisch am Text und vermeidet dadurch eine spröde,